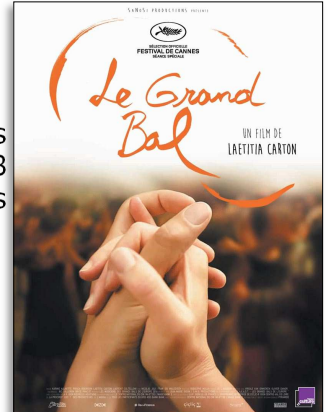


Semaine du 5 décembre 2018

Franç. (Durée : 1h29). Documentaire de Laetitia Carton.
C'est l'histoire d'un bal. D'un grand bal. Chaque été, plus de deux mille personnes affluent de toute l'Europe dans un coin de campagne française. Pendant 7 jours et 8 nuits, ils dansent encore et encore, perdent la notion du temps, bravent leurs fatigues et leurs corps. Ça tourne, ça rit, ça virevolte, ça pleure, ça chante. Et la vie pulse.

Puisque l'on sort de ce film avec l'envie de danser, nous vous invitons à esquisser quelques pas accompagnés de musiciens : Débutants ou initiés, venez partager quelques danses à l'espace Frézier : LE JEUDI 6 DÉCEMBRE 2018 APRÈS LA SÉANCE DU 20H30.



ENTREZ DANS LA DANSE

Ce documentaire plonge dans le tourbillon joyeux d'un festival estival qui unit des danseurs de tous âges et tous milieux. Il y a des films contagieux qui donnent envie, une fois la salle obscure quittée, de vivre dans leur sillage lumineux : tomber amoureux, déguster des mets fins, découvrir le monde... Le Grand Bal appartient à cette catégorie précieuse qui ouvre plus grand les horizons de nos existences. On sort de ce documentaire avec un irrésistible et durable désir de danser. Le virus a été inoculé à la jeune réalisatrice Laetitia Carton par sa grand-mère dont les yeux brillaient à la seule évocation des parquets. Ledit virus a proliféré lors d'un premier « bal trad » (comprenez bal traditionnel) dans une grange d'Auvergne pleine à craquer, puis au Grand Bal de l'Europe, à Gennetines dans l'Allier.

Jour et nuit sur le parquet

Le principe de ce festival est aussi simple que le lieu magique : pendant sept jours et huit nuits, on y danse presque sans discontinuer sur sept parquets installés sous des chapiteaux dressés en plein air. Deux mille personnes y participent sur les musiques jouées par des dizaines de groupes dans des ateliers et des bals. « Danser, c'est lutter contre tout ce qui nous retient, écouter ce que le corps nous chuchote, faire tourner le monde autour de soi, se dissoudre en étant plus présent que jamais », glisse la réalisatrice dans un commentaire tour à tour lyrique et espiègle.

Sur les parquets, les univers musicaux glissent d'un pays à l'autre au fil des heures. Mazurka, scottish, valse, polka, pasodoble... La foule des danseurs chante parfois des refrains anciens qu'elle découvre ou connaît depuis longtemps. On s'invite, on se dévisage et on s'envise. Mais tout va bien au-delà du simple jeu de séduction. En cercle, à deux, en ligne, on s'accorde, on se met à l'unisson des rythmes et des autres. Rien de plus beau que de sentir un corps raide (le sien ou celui de son partenaire) se détendre, d'atteindre l'osmose dans une danse collective.

Tête-à-tête et aparté

Laetitia Carton saisit la complicité enjouée de deux sœurs qui viennent de partager une danse, l'isolement d'un couple arrêté au milieu de la foule tournoyante dans un tête-à-tête très doux, l'envoûtante harmonie d'un groupe qui dépasse les mouvements des corps. Mais la cinéaste n'idealise pas la danse, synonyme aussi de « frustration de ne pas être choisi, jalousie face à des danseurs plus gracieux ». Une jeune femme se souvient d'un homme qui a quitté le Grand Bal après une seule journée, faute d'avoir réussi à trouver sa place dans cette communauté mouvante.

Et puis parce que, même au Grand Bal, il n'y a pas que la danse, le documentaire montre les coulisses, les « bœufs », ces fêtes après une nuit de fête, les confidences sur un grand canapé qui ressemble accueillir tout ce petit monde. Mais ces pauses ne durent guère. Vite, il faut se jeter à nouveau dans le tourbillon où le spectateur se prend à vouloir suivre joyeusement les danseurs.

Corinne Renou-Nativel, La Croix.

LE VERTIGE DE DANSER TOUS ENSEMBLE

Len filmant le « grand bal », où des passionnés de danses traditionnelles du monde entier se réunissent dans une campagne reculée durant sept jours et sept nuits, Laetitia Carton nous plonge dans un microcosme troublant, radicalement éloigné de nos vies contemporaines. Cela commence d'ailleurs comme un étrange voyage atemporel, par un trajet en caméra subjective le long d'une route perdue, où la cinéaste évoque en voix off la tradition ancestrale du grand bal, dansé par tous ses aïeux. Là-bas, même le rythme habituel d'une journée s'efface, les jours se répartissant entre les répétitions, le bal en soirée, les « after » vers trois heures du matin, et quelques maigres heures de sommeil, grappillées ici et là. Si ce documentaire est le récit autobiographique d'une passion familiale pour la bourrée, la mazurka, la valse ou encore la tarentelle, il est surtout une formidable expérience sociologique. Dans ce petit monde en vase clos, la vie en groupe s'enregistre en effet sous une forme épurée. Elle révèle ses invariants, par exemple la tendance de tout collectif à l'exclusion : sur les parquets cirés de la piste de danse, les femmes âgées, les danseurs inexpérimentés, sont souvent mis à l'écart. La micro-société de ce grand bal coupé du monde ne ressemble donc pas à une utopie, mais elle paraît tout de même se réinventer, s'humaniser, en accordant une place essentielle à l'échange et au partage de la passion de la danse. Certains débattent ensemble du fonctionnement du bal comme dans une agora antique, d'autres essaient d'aider et d'accueillir les danseurs les moins à l'aise, et le quotidien se ponctue de beaux échanges improvisés entre les

danseurs et les musiciens de groupes folkloriques, jusque dans la cantine. Le documentaire de Laetitia Carton a beau être un film sur la danse, il se rapproche finalement surtout du film sur le collectif Nuit Debout L'Assemblée de Mariana Otero, tant lui aussi capte une expérience collective unique.

Faire corps

Mais, là où L'Assemblée raconte l'échec à donner vraiment « voix » à une parole commune, Le Grand Bal ne cesse de filmer l'incarnation radieuse de ce microcosme à visage plus humain. Forcément, Le Grand Bal est une histoire du corps – celui des danseurs qui apprennent à se regarder, à se prendre la main, à se faire confiance par-delà les mots. La caméra à l'épaule de Laetitia Carton nous immerge au plus près des participants, traque l'échange d'un sourire, d'une invitation à danser, l'étreinte des mains et des corps, leurs mouvements virevoltants dans l'ivresse d'un seul et même rythme. La beauté sidérante du Grand Bal tient ainsi à ces moments solaires d'épiphanies indicibles, où le temps reste suspendu. Dans les deux plus belles séquences du film, filmées dans de longs plans larges, des centaines de danseurs se tenant par la main semblent ainsi ne former qu'un seul corps exultant, une longue vague au flux et reflux ondoyant au rythme des violons, d'un accordéon, d'une voix. Ce que capte alors Laetitia Carton c'est avant tout ce formidable « tourbillon de la vie » chanté dans Jules et Jim de François Truffaut, ce moment où le tempo de l'existence, éprouvé collectivement et physiquement, devient si intense qu'il irradie littéralement les images.

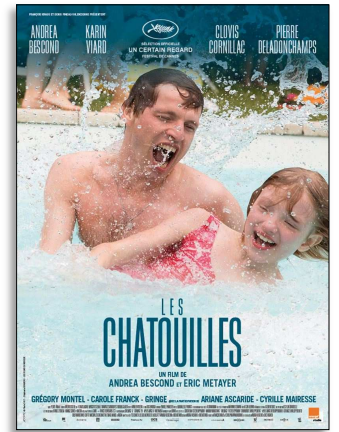
Juliette Goffart, kritikat.com



Prix d'Ornano-Valenti au Festival du Cinéma Américain de Deauville 2018. Tout public - Conseillé à partir de 12 ans.

Franç. (Durée : 1h43). Drame d'Andréa Bescond et Eric Métayer avec Andréa Bescond, Karin Viard, Clovis Cornillac...

Odette a huit ans, elle aime danser et dessiner. Pourquoi se méfierait-elle d'un ami de ses parents qui lui propose de « jouer aux chatouilles » ? Adulte, Odette danse sa colère, libère sa parole et embrasse la vie...



L'ART DE TRAITER EN TOUTE LÉGÈRETÉ UN SUJET HORRIBLEMENT LOURD. LES CHATOUILLES EST UNE OEUVRE LUMINEUSE QUI ABORDE AUSSI LA RENAISSANCE DE CEUX QUI, AVEC COURAGE, APPRENNENT À REMONTER LA PENTE DE LEUR VIE.



On joue aux chatouilles pour s'amuser. Mais ces chatouilles-là n'ont rien de rigolo, puisqu'elles se transforment en abus sexuels sur un enfant qui n'est autre qu'Andréa Bescond, la co-réalisatrice et actrice du film. Poussée par son compagnon Eric Métayer, à qui elle raconte par bribes les violences sexuelles qu'elle a subies dans son enfance mais aussi les rencontres inattendues et cocasses qui l'ont ramenée vers la lumière, Andréa Bescond se lance dans l'écriture d'un témoignage qui aboutit à la naissance d'une pièce mise en scène par Eric Métayer Les chatouilles ou la danse de la colère. Remarquée au Festival d'Avignon en 2014, elle connaîtra un énorme succès public et sera récompensée par le Molière du seul en scène en 2016. L'idée leur vient alors de la transposer sur grand écran afin

d'accorder à ce sujet tabou une portée plus universelle en adoptant des angles différents et en scrutant notamment l'implication de tels événements sur l'équilibre de toute la famille. Si souvent la colère gronde, ils réussissent le tour de force de piqueter d'humour ce sujet encore trop souvent occulté, le préservant ainsi de tout misérabilisme malsain.

Odette est aujourd'hui trentenaire. La danse est son exutoire. Alors, elle danse plus que de raison. Elle boit aussi pas mal, consomme quelques produits illicites, se détruit dans des aventures amoureuses toxiques. Bref, elle ne sait vivre autrement que dans le désordre et l'excès. Car Odette est porteuse d'un douloureux secret dont elle décide de tenter de se délivrer en se rendant chez un psy (l'excellente Carole Franck, que l'on aimerait voir plus souvent) et prend le spectateur à témoin de ce long cheminement vers la reconstruction.

Si dans un premier temps, la mise en scène allégorique fantasme le chaos des souvenirs d'enfance d'Odette et les entremêle au présent au point d'égarer le spectateur, son dynamisme et son refus de sombrer dans la noirceur transforment vite ce drame difficilement supportable en combat admirable. « Il nous faut construire avec ce qui nous est arrivé, pas contre » déclare Andréa Bescond. En effet, il en faut de l'abnégation pour ne pas haïr cet homme apparemment bien sous tous rapports qui fait l'admiration des parents de la petite victime mais excelle surtout dans l'art de la manipulation de la manière la plus abjecte qui soit. La fillette n'imagine pas d'autre issue que de se taire et son corps tout entier se remplit d'une rage et d'une culpabilité mélangées qu'elle doit absolument expulser aujourd'hui, faute d'avoir pu être écoutée au moment des faits. Car si insupportable soit-elle, si cette violence sexuelle

continue de perdurer (un enfant sur cinq serait victime de ce type d'abus rappelle le film), c'est bien grâce au secret (le meilleur allié du pédocriminel) dont elle s'entoure, comme le décrit entre rage et résilience la jeune réalisatrice, forte de ce qu'elle a vécu.

S'appuyant sur un casting de premier choix, elle fait revivre avec précision une famille de classe moyenne immédiatement identifiable. Soucieuse de faire vivre confortablement tous ses membres mais trop préoccupée par son quotidien, elle est incapable de discerner les vrais problèmes. Karin Viard, capable de passer en quelques secondes de la colère à la douceur, semble prendre un malin plaisir à prêter ses traits à cette mère de famille sèche et peu sympathique qui, pour protéger l'apparence de normalité sociale qui lui est indispensable, s'installe dans un déni si extrême qu'il parvient même à être drôle même s'il laisse supposer qu'elle aussi traîne un lourd passé inavoué. Clovis Cornillac incarne, à l'opposé, un homme simple et bienveillant, entièrement tourné vers l'amour qu'il porte à sa fille. Mais trop naïf pour voir le mal surtout là où il ne semble avoir aucune raison d'exister, il se fera berner de la même façon. Car le doux Pierre Deladonchamps au physique avenant et jusqu'ici abonné aux rôles de personnages respectables se coule admirablement dans la peau de cet homme à la froideur implacable et parvient sans peine à nous convaincre qu'il n'existe pas un portrait-type du pédophile.

De ce parcours généreusement lumineux, dépourvu de haine et même souvent émaillé de jolies notes de tendresse, on retiendra le bonheur d'avoir partagé, le temps d'un film, la renaissance de ceux qui avec courage apprennent à remonter la pente de leur vie.

Claudine Levanneur, avoir-alire.com.

D'UNE ENFANCE TRAUMATISÉE PAR LE VIOL, ANDRÉA BESCOND TIRE UN RÉCIT ALERTE SUR LA RÉSILIENCE ET LA JOIE DE VIVRE MALGRÉ TOUT. UN TOUR DE FORCE.

Il n'est pas question de guili-guili, mais d'un sujet grave : les abus sexuels sur enfants. Sauf que les réalisateurs choisissent de le traiter avec une légèreté sin-gulière, et un décalage qui se révèle le meilleur facteur de résilience. Andréa Bescond peut revendiquer le droit à ce parti pris : cette histoire est la sienne. Après son livre et son spectacle, Les Chatouilles ou la danse de la colère, dont le film est un prolongement, elle choisit de rendre son propos plus universel.

Il était une fois la petite Odette, -devenue jeune trentenaire, qui atterrit dans le bureau d'une psy. Pour la première fois, devant cette praticienne, elle rompt la loi du silence et de la honte : elle a été abusée, violée, régulièrement, dans son enfance, par... le meilleur ami de ses parents, ce type si sympathique qui venait déjeuner le -dimanche. Comment hurler que cet homme admiré par son père et sa mère (parce qu'il a bien réussi dans la vie) est un malade, une ordure, qui s'enferme avec vous dans la salle de bains, et vous culpabilise quand vous essayez de murmurer « non » ? La -petite blonde au teint clair se tait...

Le couple de réalisateurs prend toutes les libertés, jeux avec le fantasme et pas de côté, pour installer une distance avec le sujet. Les lieux et les époques s'emboîtent, les souvenirs passent par les portes du cabinet de la psy ou de la chambre d'Odette comme à travers les cloisons amovibles d'une maison de poupée. L'enfance garde son mot à dire, même si la réalisatrice-danseuse-actrice est devenue, adulte, l'énergie et la rage -incarnées. Autour d'elle, de grands interprètes : Pierre Deladonchamps, glaçant en pédophile mielleux, Clovis Cornillac, bouleversant de simplicité en père qui n'a pas vu le mal, et Karin Viard, la mère. Une femme raide, -cassante, peu sympathique, mais dont l'actrice fait un personnage ambigu, sans doute lourd d'un passé sur lequel elle ne s'est pas attardée : la vie est dure, alors elle l'est, elle aussi, -devenue. Une femme de cette génération qui n'a jamais eu le temps nécessaire pour -demander réparation. Et c'est la grande réussite de ces -Chatouilles de montrer à quel point il est bon et beau de se réparer.

Guillemette Odicino, Télérama.

Tout public - Conseillé à partir de 11 ans.

Franç. (Durée : 1h47). Drame de Mikhaël Hers avec Vincent Lacoste, Isaure Multrier, Stacy Martin...

Paris, de nos jours. David, 24 ans, vit au présent. Il jongle entre différents petits boulots et recule, pour un temps encore, l'heure des choix plus engageants. Le cours tranquille des choses vole en éclats quand sa sœur aînée meurt brutalement. Il se retrouve alors en charge de sa nièce de 7 ans, Amanda.

SA SŒUR TUÉE DANS UN ATTENTAT, DAVID DEVIENT SUBITEMENT LE TUTEUR DE SA NIÈCE. UN MÉLODRAME MAGNIFIQUE SUR L'APPROVOISEMENT DE DEUX ÊTRES.

Pendant les vingt premières minutes, il règne une légèreté suspecte pour qui connaît le cinéma profondément désenchanté de Mikhaël Hers. David jongle avec nonchalance entre deux jobs alimentaires : la gestion d'appartements meublés pour touristes et l'élagage des arbres du 20e arrondissement de Paris. Il va aussi chercher, au pas de course car toujours en retard, sa nièce Amanda à la sortie de l'école, pour aider sa sœur, Sandrine, prof d'anglais au lycée Arago et jeune mère célibataire. Les trois membres de la famille Sorel paraissent heureux et unis malgré un quotidien pas toujours simple mais -régulièrement égayé par les paris-brest de la boulangerie et les chansons -d'Elvis Presley. C'est le début de l'été. La saison des pique-niques. Ce soir-là, David est retenu à la gare de Lyon pour accueillir des locataires. Sandrine et Léna, une voisine avec qui il commence à flirter, sont déjà parties au bois de Vincennes. Quand David les -rejoint d'un coup de vélo, sa vie, et le film, bascule : des terroristes islamistes ont fait un carnage sur la pelouse.

En injectant, pour la première fois, du réel dans son univers ouaté et jusqu'ici volontairement déconnecté de la laideur de l'actualité, Mikhaël Hers opère une forme de changement dans la continuité. A sa façon : par petites touches, toujours avec une infinie délicatesse. Le thème du deuil parcourait déjà ses deux films précédents, qu'il s'agisse de la perte, métaphorique, des souvenirs de jeunesse d'une bande de copains au seuil de l'âge adulte dans Memory Lane (2010) ou des conséquences de la disparition brutale d'une jeune trentenaire terrassée par la maladie au début de Ce sentiment de l'été (2015). Après deux films transpercés par la mélancolie, le cinéaste du temps perdu assume un mélodrame pur et dur sur la délicate gestion du chagrin.

Dans Amanda, film de la maturité, il aborde frontalement des effusions qu'il avait l'habitude de laisser hors champ ou d'éviter pudiquement au moyen d'ellipses. La scène, tant redoutée, d'annonce de la mort de Sandrine à sa fille, sur le banc d'un square désert, est bouleversante de simplicité. Mikhaël Hers n'hésite pas non plus à filmer, brièvement mais sans ambages, les victimes ensanglantées de la fusillade.

L'attentat du bois de Vincennes, fictif mais, hélas, très plausible, est aussi l'occasion pour le réalisateur, passionné de pop et grand arpenteur de salles de concert depuis la fin des années 1980, de rendre un hommage discret aux victimes de la tuerie du -Bataclan et, plus généralement, à la jeunesse parisienne décimée le 13 novembre 2015. Une jeunesse qui le fascine et qu'il n'a de cesse, depuis ses premiers courts métrages (Primrose Hill, Montparnasse), de mettre en scène pour en percer les mystères.

Point de bascule du récit, l'attaque terroriste reste circonscrite à deux ou trois très courtes scènes avant d'être évacuée pour laisser au film le temps de développer son vrai sujet : la paternité accidentelle. Orphelin de père et brouillé avec une mère qui a abandonné le foyer sans donner signe de vie pendant dix ans, David, « adulescent » de 24 ans (Vincent Lacoste, très convaincant dans son premier grand rôle dramatique), se retrouve du jour au lendemain à devoir gérer son propre deuil et la vie d'une enfant de 7 ans. Epaulé par une tante bienveillante (Marianne Basler, véritable baume de réconfort), David a bien du mal à s'improviser papa et à reconstruire en même temps la fragile relation avec Léna, son amoureuse, rescapée mais traumatisée.

Fidèle à son habitude de laisser ses personnages dénouer leur douleur et leurs conflits à l'air libre et en mouvement, Mikhaël Hers envoie David et Amanda arpenter l'Est parisien, de la place Voltaire au Parc Floral, en passant par les quais de Seine. Succession de scènes de la vie quotidienne d'une douce banalité où, pour réapprendre à s'aimer, les paroles échangées comptent moins que les sensations revenues. Jusqu'à cette déterminante excursion londonienne au stade de Wimbledon pour assister à la symbolique « remontada » d'un joueur de tennis à la peine. A chaque point gagnant, des larmes de joie sur les joues d'Amanda et sur les nôtres. Dans les yeux embrumés de la blonde orpheline, on peut enfin lire le mot qui lui faisait défaut. Revivre.

Jérémy Couston, Télérama.



Gérard Lefort - Les Inrockuptibles

"Amanda" nous pique au cœur, comme nous cueille la jeune actrice Isaure Multrier, incarnation bouleversante, jusqu'à une épiphanie finale qui la cadre, radieuse, gorgée d'avenir.

Emile Breton - L'humanité

Le film, justement, parce qu'il ne dicte rien au spectateur, laisse à celui-ci tout loisir de faire son chemin dans cet entrelacs de vies et d'événements qu'il met en scène. Mise en scène est le terme qui s'impose.

Emile Breton - Les Cahiers du Cinéma

Le film, justement, parce qu'il ne dicte rien au spectateur, laisse à celui-ci tout loisir de faire son chemin dans cet entrelacs de vies et d'événements qu'il met en scène. Mise en scène est le terme qui s'impose.



MIKHAËL HERS FILME LE DEUIL D'UN JEUNE HOMME COMME UNE ÉTAPE MAJEURE DE SON ENTRÉE DANS L'ÂGE ADULTE. ATTENTION, GRANDE PARTITION.

Coïncidence : le mois dernier sortait sur les écrans le très sensible Nos batailles de Guillaume Senez. L'histoire d'Olivier (Romain Duris), quitté par la mère de ses enfants et soudainement contraint d'endosser les responsabilités d'un père célibataire. Le départ de sa femme était en partie réparé par un chœur féminin qui allait l'aider à renaître. Duris y apparaissait plus saisissant que jamais. Le même dispositif d'apprentissage est à l'oeuvre dans le troisième film de Mikhaël Hers (Memory Lane, Ce sentiment de l'été), dévoilant, lui aussi, un Vincent Lacoste inédit. David a 24 ans et vit dans une sorte d'insouciance éveillée. Elle s'interrompt brusquement le jour où sa sœur aînée décède, lui laissant le soin de sa nièce de 7 ans. Commence alors pour David un double labeur : faire son deuil avec, greffée au bout de ses doigts, la petite main orpheline d'Amanda qu'il doit gérer comme un père. Différentes femmes (une étudiante, une tante, une mère) vont baliser sa route de reconstruction, sans

oublier Amanda, à la fois la plus jeune et la plus proactive car très demandeuse. La réverbération de l'absence, l'été vu comme une saison douloureuse, la marche dans la ville comme un pansement au deuil... Hers retravaille magistralement ses thèmes de prédilection. Ils sont pris en charge par un Vincent Lacoste ému et émouvant comme jamais, qui poursuit son exploration d'un registre plus adulte. Il prête à David sa tonalité candide, cette présence au réel décalée, que le heurt de la mort va briser net. Pour l'amener ailleurs. Plus haut, plus grand.

Anouk Feral, Première.

Palme d'Or au Festival de Cannes 2018. En VOST.

Jap. (Durée : 2h01). Drame d'Hirokazu Kore-eda avec Lily Franky, Sakura Andô, Mayu Matsuoka...

Au retour d'une nouvelle expédition de vol à l'étalage, Osamu et son fils recueillent dans la rue une petite fille qui semble livrée à elle-même. D'abord réticente à l'idée d'abriter l'enfant pour la nuit, la femme d'Osamu accepte de s'occuper d'elle lorsqu'elle comprend que ses parents la maltraitent. En dépit de leur pauvreté, survivant de petites rapines qui complètent leurs maigres salaires, les membres de cette famille semblent vivre heureux – jusqu'à ce qu'un incident révèle brutalement leurs plus terribles secrets...



LA PALME DE LA DISCORDE ?

La Palme de la discorde entre le réalisateur Hirokazu Kore-eda et le Japon ? Comme l'a révélé Le Point, par l'entremise de sa correspondante au Japon, Une Affaire de famille, sacré à Cannes, ne plairait pas au pays dont est originaire le cinéaste palmé.

Comme le constate le magazine, le gouvernement japonais n'a fait aucun commentaire sur cette prestigieuse récompense, alors qu'en temps normal le pays s'empresse de féliciter ses ressortissants. "Il est possible que le commentaire gouvernemental n'arrive jamais, à moins qu'il ne soit arraché par un journaliste de la bouche du porte-parole de l'exécutif lors de sa conférence de presse quotidienne lundi, écrit Le Point dans ses colonnes. Mais ce n'est pas Kore-eda qui se plaindra que le Premier ministre et ses proches l'ignorent, bien au contraire. En effet, le réalisateur de nombreuses chroniques familiales déchirantes n'est pas un fan de Shinzo Abe ni de sa politique. Et le film primé, *Manbiki kazoku* (littéralement, *La famille des vols à l'étalage*), inspiré d'un fait divers, dénonce les effets néfastes de la division de la société japonaise, une situation que Kore-eda attribue en partie à la politique menée par le gouvernement Abe."

Rencontré à Cannes, le cinéaste ne s'est pas caché à notre micro de s'intéresser de façon critique à la société japonaise : "Je n'avais pas forcément l'intention que chaque personnage incarne un problème de société en particulier mais j'avais envie de décrire une famille qui est au bord du gouffre, sur le fil. Elle est toujours en danger et pourrait se retrouver dans les bas-fonds de la société mais qui, grâce à ces petites magouilles, arrive à garder la tête hors de l'eau. C'est pour cela que chaque personnage est relié à un des problèmes actuels de la société japonaise. J'avais envie de décrire cette famille qui n'est pas encore marginalisée et qui se bat pour ne pas l'être davantage". Et d'ajouter : "Autrefois au Japon, la classe moyenne était très importante et aujourd'hui, elle se délite. Ce n'est pas une situation propre au Japon : le fossé se creuse entre les très riches et les très pauvres qui ont du mal à subsister en dépit du fait qu'ils travaillent. Parfois, ils peuvent toucher plus en allocations qu'en travaillant. »

IMAGE ET MUSIQUE

Kore-eda a collaboré avec le directeur de la photo Kondo Ryuto et le compositeur Hosono Haruomi. "Je voulais travailler avec Kondo depuis très longtemps car c'est l'un des meilleurs chefs-opérateurs japonais. Grâce à son point de vue, très riche, sur la mise en scène, il propose de nombreuses interprétations de l'histoire et des personnages. Du coup, j'ai pu me concentrer davantage sur la direction d'acteur, sans avoir à me soucier de la lumière. Avant le tournage, je me disais que ce film était une fable et je me demandais comment insuffler de la poésie au cœur de la réalité qu'il décrit. Car même si le film est réaliste, je voulais évoquer la poésie des êtres humains qu'on y rencontre, et la photo comme la musique faisaient partie des outils que je souhaitais utiliser pour y parvenir. Concernant la musique, j'adore les bandes-originales de Hosono, si bien que j'ai toujours rêvé de travailler avec lui. Dans le film, sa musique s'accorde à merveille à la dimension fantasmagique du récit", explique le metteur en scène.

Programme des Court-Métrages du mois du mois, en partenariat avec Agence du court métrage :

Semaine du 5 décembre :

LES INDES GALANTES de Clément Cogitore. Fiction. (Durée : 5min26). Le "krump" est une danse née dans les ghettos noirs de Los Angeles après les émeutes de 1995. Clément Cogitore, à travers cette performance filmée sur le plateau de l'Opéra Bastille, crée une "battle" entre la culture urbaine et la musique de Rameau.

Semaine du 12 décembre :

VILAIN FILLE d'Ayce Kartal. Animation. (Durée : 8min). S. est une petite fille turque âgée de huit ans, dotée d'une imagination débordante, qui aime la nature et les animaux. Alors qu'elle se remémore les jours passés dans le village de ses grands-parents depuis une chambre d'hôpital, des souvenirs terrifiants surgissent et prennent peu à peu sens.

Semaine du 19 décembre :

SAINTE BARBE de Cédric Louis et Claude Barras. Animation. (Durée : 7min20). La complicité unissant un petit garçon et son grand-père barbu peut-elle subsister par-delà la mort ? Sans doute, surtout si le garçon reste fidèle à l'esprit rebelle du vieil homme.

Prochainement sur nos écrans :

Pupille

Drame de Jeanne Herry avec Sandrine Kiberlain, Gilles Lellouche, Élodie Bouchez...
(En sortie nationale - Tout public)

Casse-Noisette et les 4 royaumes

Film familial de Lasse Hallström et Joe Johnston avec Mackenzie Foy, Keira Knightley, Matthew MacFadyen... (Tout public - Conseillé à partir de 7/8 ans)

Astérix - Le Secret de la Potion Magique

Film d'animation de Louis Clichy et Alexandre Astier avec les voix de Christian Clavier, Guillaume Briat, Alex Lutz... (Tout public - Conseillé à partir de 5/6 ans)

Le Retour de Mary Poppins

Comédie familiale de Rob Marshall avec Emily Blunt, Lin-Manuel Miranda, Ben Whishaw ...
(Tout public - Conseillé à partir de 7 ans)

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet :

www.imagecinema.org

PLOUGASTEL



vous allez vous aimer...

